Document generated on 06/05/2025 1:52 p.m.

L'Actualité économique

Gérard Jorland, *Les paradoxes du capital*, Paris, Odile Jacob, 1995, 520 p.

Gilles Dostaler

Volume 72, Number 1, mars 1996

URI: https://id.erudit.org/iderudit/602198ar
DOI: https://doi.org/10.7202/602198ar

See table of contents

Publisher(s)

HEC Montréal

ISSN

0001-771X (print)
1710-3991 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Dostaler, G. (1996). Review of [Gérard Jorland, *Les paradoxes du capital*, Paris, Odile Jacob, 1995, 520 p.] *L'Actualité économique*, *72*(1), 103–108. https://doi.org/10.7202/602198ar

Tous droits réservés © HEC Montréal, 1996

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

L'Actualité économique, Revue d'analyse économique, vol. 72, nº 1, mars 1996

Compte rendu

GÉRARD JORLAND
Les paradoxes du capital,
Paris, Odile Jacob, 1995, 520 pages.

La question de la transformation des valeurs en prix de production a donné lieu à l'une des controverses les plus nourries, les plus vives et les plus étonnantes de l'histoire de la pensée économique. Le débat, initié par la publication du *Capital* de Karl Marx, divise ses disciples, et intéresse tout autant ses adversaires, critiques et lecteurs sympathisants. Mais surtout, il se poursuit, dans toutes les langues et chez les économistes de toutes tendances théoriques, bien au-delà du moment où Marx, et avec lui la théorie de la valeur-travail, sont évacués de l'univers économique académique, du moins en dehors de l'URSS. Il continue à faire rage, contre vents et marées. En fait, il est peu d'économistes qui s'intéressent à la théorie pure, et en particulier à la théorie de la valeur, qui ne s'y soient intéressés à un moment ou l'autre. À diverses reprises, certains ont prétendu bien imprudemment y mettre fin. À ce débat se greffe, à partir des années cinquante, la « guerre des Cambridge » sur la théorie du capital, de la répartition et de la croissance, qui oppose aux théoriciens néoclassiques ceux qu'on appelle les postkeynésiens et néoricardiens. Les objets de la controverse sont les mêmes. Le problème se pose déjà dans l'oeuvre de Ricardo, et la solution proposée par Sraffa, près d'un siècle et demi après la parution des *Principes de l'économie politique et de l'impôt*, en 1817, du problème de l'étalon invariable de la valeur, a joué un rôle important tant dans la querelle sur la transformation que dans la guerre des deux Cambridge.

C'est à une fascinante histoire de ce débat, exhaustive et très fouillée, que nous convie Gérard Jorland, dans un ouvrage qui devrait rapidement s'imposer comme une référence incontournable. L'érudition qu'y manifeste l'auteur, qui a exploré en détail une littérature très complexe se déployant dans plusieurs langues, est exceptionnelle. De cette recherche de longue haleine, Jorland parvient à tirer un livre qui donne vie à ces discussions arides. L'uniformisation de la terminologie et surtout de l'appareil mathématique donne une unité à l'ensemble et permet de comparer des contributions aux formes très disparates. La première partie du livre, qui en occupe le plus d'espace, soit six chapitres sur huit, est consacrée au débat sur le problème de la transformation, de son origine dans les premiers travaux économiques de Marx jusqu'aux contributions les plus récentes. Les deux derniers chapitres traitent des controverses de Cambridge qui ont fait rage dans les années cinquante et soixante.

Karl Marx publie le premier des quatre livres du *Capital, critique de l'économie politique* exactement un demi-siècle après les *Principes* de Ricardo, en 1867. À la recherche d'un étalon de valeur qui soit invariant aux modifications de la répartition, Ricardo avait donné, de la théorie de la valeur-travail - dont l'origine se perd dans la nuit des temps de la réflexion sur la société, comme toutes les idées majeures dans notre discipline - une version épurée, mais qui ne satisfaisait pas totalement le critère d'invariabilité : Stigler l'a qualifiée de théorie de la valeur-travail à 93%. Marx tente de la faire passer à 100%. Son livre s'ouvre par une reformulation, moulée dans une terminologie hégélienne, de la loi de la valeur et par l'élaboration, sur cette base, de la théorie de la plus-value, suivant laquelle tous les revenus autres que ceux des travailleurs ont comme source le surtravail effectué par ces derniers, au-delà de la quantité nécessaire à la reproduction de leur force de travail. Marx appelle capital variable cette dernière quantité, capital constant la valeur des moyens de production transmise au produit, et composition organique du capital le rapport entre le capital constant et le capital variable. Le taux de plus-value, rapport entre la plus-value, source du profit, et le capital variable, est supposé uniforme à travers l'économie. Si la composition organique du capital est au contraire variable, il s'ensuit que le taux de profit, défini comme rapport entre la plus-value et la somme du capital constant et du capital variable[1], doit varier d'une entreprise à l'autre. Or, pour Marx autant que pour ses prédécesseurs classiques, la tendance à l'uniformisation des taux de profit entre les entreprises est une conséquence inéluctable de la concurrence des capitaux. Il y a donc une contradiction entre cette tendance et la loi de la valeur.

Marx, admirateur critique et lecteur attentif de Ricardo, était parfaitement conscient de ce problème, qu'il avait déjà évoqué dans ses manuscrits des années 1850 et pour lequel il avait élaboré une solution en 1862, donc au moins cinq ans avant la publication du premier livre du *Capital*. Cette solution, c'est la transformation des valeurs en prix de production, qui n'est toutefois rendue publique qu'en 1894, au début du troisième livre du *Capital*. Les marchandises s'échangent, non pas en proportion de leur valeur-travail, mais de prix de production qui assurent l'uniformité des taux de profit. Jorland montre de manière convaincante comment cette découverte a eu entre autres pour résultat de modifier le plan du *Capital* tel que Marx envisageait initialement de le compléter.

En publiant, en 1885, le deuxième livre du *Capital*, qui contient les célèbres schémas de reproduction, Engels met au défi les économistes de résoudre la contradiction entre la loi de la valeur et la péréquation des profits. Ce « défi d'Engels » a suscité un grand nombre de réponses d'économistes de toutes les tendances, ricardiens, marxistes, marginalistes ou partisans de l'école historique. Jorland les examine en montrant comment, partant entre autres de Ricardo, quelques auteurs ont découvert des solutions très proches de celle de Marx. Loin de clore le débat, la publication du troisième livre du *Capital* le relance, et

1. En supposant, pour simplifier, que l'ensemble du capital effectue sa rotation en un cycle de production.

Jorland en expose de manière lumineuse le déroulement complexe. Pour les uns, à la suite de Böhm-Bawerk, la « grande contradiction » entre les livres premier et troisième du *Capital* est le signe de la faillite de la théorie de Marx. Pour d'autres, tel Bernstein, l'essentiel de la théorie de Marx, en particulier sa théorie de l'exploitation, peut être reformulé en dehors du cadre d'une théorie de la valeur-travail dépassée. Certains auteurs sympathisants de Marx soulignent qu'il faut au contraire préserver la théorie de la valeur-travail, mais en la concevant comme un idéal-type, une « fiction heuristique » plutôt que comme un énoncé empirique sur les modalités de l'échange. D'autres, à la suite d'Engels, interprètent la transformation comme un processus historique, l'échange aux prix de production se substituant à l'échange aux valeurs avec l'évolution du capitalisme.

Aux marxistes les plus orthodoxes qui s'en tiennent à la lettre de la solution de Marx, la contribution du mathématicien Bortkiewicz, à l'orée de notre siècle, porte un coup dur. À la suite de Tugan-Baranowksy, Bortkiewicz met en lumière une erreur de Marx, que ce dernier avait d'ailleurs pressentie, et qui pourrait expliquer qu'il n'ait pas terminé d'une manière qui le satisfasse les livres deuxième et troisième du *Capital*. Au terme du processus de transformation des valeurs en prix, en effet, on constate que les conditions de reproduction du capital ne sont plus respectées. Cela découle du fait que, dans son modèle, Marx transforme les outputs, mais omet d'effectuer la même opération sur les inputs[2]. Bortkiewicz, en s'inspirant entre autres de la remarquable synthèse entre Ricardo et Walras proposée au début du siècle par l'économiste russe Dmitriev, corrige l'erreur de Marx en élaborant un modèle d'équilibre qui annonce à la fois ceux de Leontief, de von Neumann et de Sraffa[3].

La correction de Bortkiewicz est le point de départ d'une nouvelle étape du débat sur la transformation, qui culmine avec sa reformulation en termes d'algèbre matricielle par Francis Seton en 1957. À ce moment déjà, la discussion se poursuit en parallèle avec la controverse sur le capital entre les deux Cambridge. Rappelons simplement que, pour les postkeynésiens et les néoricardiens, les processus de réversion du capital et de retour des techniques[4] invalident la théorie néoclassique qui fonde la répartition sur la productivité marginale des facteurs. Ce qu'ont admis Samuelson et ses alliés, dans un épisode dont Jorland dit qu'il est « épistémologiquement exemplaire en ceci qu'il constitue un cas pur de réfutabilité à la Lakatos » (p. 421). Comme les néoricardiens du début du siècle avaient cherché à convaincre les marxistes d'abandonner la théorie de la valeur-travail pour cause d'erreur mathématique, ceux de la deuxième moitié du siècle

2. Un siècle plus tard, Samuelson l'a excusé en soulignant qu'il ne disposait pas des outils mathématiques nécessaires pour procéder à cette opération.

3. Parmi d'autres trouvailles, Jorland exhume une contribution passée totalement inaperçue jusqu'à ce jour, celle de Wolfgang Mühlpfort, publiée en 1895, qui reformule le modèle de Marx de la même manière que Bortkiewicz. Jorland indique par ailleurs que Leontief, qui a d'abord étudié dans son pays natal, la Russie, a certainement subi l'influence de Dmitriev. On sait aussi que Sraffa possédait une copie du livre de ce dernier.

4. Déjà mis en lumière, comme le souligne Jorland, par Fisher.

conjurent en vain les néoclassiques de jeter par dessus bord leur théorie de la valeur. Dans cet étrange chassé-croisé on voit des théoriciens néoclassiques défendre Marx contre les néoricardiens, et Samuelson reformuler l'hypothèse de l'uniformité de la composition organique du capital pour protéger la fonction de production agrégée contre la critique de Joan Robinson.

Le lecteur de Shakespeare pourrait alors se croire égaré dans un songe de nuit d'été, ou, sur un mode plus tragique, se demander si cette histoire, pleine de bruit et de fureur, signifie quelque chose ? Pourquoi tant d'encre et tant de haine sur des questions en apparence si ésotériques, et qui ne devraient empêcher personne de dormir ? C'est que sont en jeu, en amont, des questions épistémologiques et philosophiques fondamentales - qui incluent celles de la nature et même de la possibilité d'une réflexion économique - et, en aval, des questions politiques non moins importantes. C'est avec le problème de la mesure et de la prédiction en économie que s'ouvre le livre. C'est sur l'évocation de l'écroulement du socialisme qu'il se termine. Et l'histoire qu'il raconte est scandée par le débat entre libéralisme et socialisme autant que par les déchirements à l'intérieur du camp socialiste[5]. La question de la transformation a même été évoquée à l'Assemblée nationale française à la fin du siècle dernier! Jean Jaurès est lui-même entré dans l'arène. Aucun des participants à ce débat n'a été torturé, assassiné ou exécuté pour ses opinions sur la théorie de la valeur, mais plusieurs d'entre eux l'ont été pour des positions politiques dans lesquelles ces pièces ont peut-être été versées au dossier. Plus prosaïquement, certains ont perdu leur emploi et d'autres n'en ont pas trouvé à cause de leur opinion sur ces questions[6].

J'ai consacré, il y a maintenant plus de vingt ans, quelques années à étudier ce débat, dans le cadre de ma thèse de doctorat. Je sais d'ailleurs, pour avoir passé de longues heures, à la Bibliothèque nationale de Paris et en d'autres lieux, à scruter une partie du matériel analysé dans ce livre, ce que cette entreprise a pu coûter de temps, de patience et de minutie à Gérard Jorland. Il a la courtoisie d'indiquer que mon livre (1978)[7], et celui de Harcourt (1972) sur la guerre des Cambridge, lui ont été des guides précieux. Mon histoire s'arrête

5. À ce propos, on aurait pu souhaiter que l'auteur définisse plus précisément ce qu'il entend par le terme de révisionnisme, compte tenu du poids politique chargé de ce mot, et qu'il précise un peu plus les liens affirmés entre révisionnisme et néokantisme. De manière plus générale, il me semble que les expressions de marxistes orthodoxes, révisionnistes, indépendants ou de néomarxistes, doivent être utilisées avec circonspection, comme du reste celle même de marxiste. On prête d'ailleurs à Marx la déclaration selon laquelle il n'était pas marxiste. Keynes aurait dit quelque chose de semblable à propos de ses rapports avec les keynésiens.

6. Jorland rappelle ainsi la campagne qu'a menée Julius Wolf pour empêcher Conrad Schmidt d'obtenir un poste à Zurich, au moment où les deux s'escrimaient sur le problème de la transformation (p. 97).

7. M. C. Howard et J. E. King (1987) ont examiné les réponses au «défi d'Engels», en affirmant au départ que les documents originaux ont été peu étudiés, si l'on fait exception de Meek qui y travaillait au moment de son décès, en 1978. J'y ai consacré justement le deuxième chapitre de mon livre, d'ailleurs recensé dans l'*Economic Journal*. Plus généralement, ces deux auteurs ignorent totalement la littérature de langue française, pourtant fort importante, dans leur histoire du marxisme (1989-92), sauf évidemment dans le cas de ce qui est traduit en anglais.

toutefois avec la contribution de Bortkiewicz[8], et même pour cette période, elle est beaucoup moins détaillée et exhaustive que celle de Jorland, qui remplacera ainsi avantageusement un livre épuisé. Manifestement, Jorland et moi-même nous entendons sur beaucoup d'aspects de cette histoire. Mais évidemment, mon interprétation des faits a évolué (il faut l'espérer du moins!) depuis près d'un quart de siècle. C'est donc de mon point de vue actuel que je vais soulever en terminant quelques questions, en sachant fort bien qu'on pourra trouver dans mon livre des passages qui contredisent mon propos actuel. Bref, ce compte rendu est l'occasion inespérée d'une autocritique, pour reprendre un terme à la mode il y a quelques années!

Pour aller au plus court, je dirais que l'un des principaux problèmes est celui de l'unité de l'oeuvre de Marx, fondée sur une méthode, la dialectique inspirée de Hegel, qui serait irréductible à celle de ses prédécesseurs classiques, de ses disciples révisionnistes et néokantiens et de ses critiques néoclassiques. Je suis, sur ce point, plus prudent et plus sceptique que je ne l'étais jadis. Les grandes oeuvres, celles de Smith, de Marx ou de Keynes, s'abreuvent à plusieurs sources contradictoires, et elles sont elles-mêmes riches de contradictions autant que sources de lumière. Il y a sans doute quelque chose à retenir des thèses de Feyerabend sur l'« opportunisme méthodologique » des grands scientifiques.

En tout cas, j'ai toujours été mal à l'aise avec l'affirmation de l'originalité de la méthode dialectique, et son irréductibilité aux autres formes de pensée. J'ai vu longtemps une clé utile dans l'idée du « passage de l'abstrait au concret » chez Marx, mais je n'accepte plus la vision selon laquelle Marx, comme ses prédécesseurs classiques, serait plus scientifique que les économistes « vulgaires » parce qu'il cherche « à découvrir l'essence des phénomènes » (p. 33). Et j'ai de la difficulté à suivre Jorland lorsqu'il affirme que « Marx pense dialectiquement et se révèle incapable de penser mathématiquement » (p. 242). Je crois qu'il utilise les mathématiques de la manière que tous les autres lorsqu'il formule son algorithme de transformation.

D'une manière plus générale, j'ai peine à comprendre l'« incompatibilité entre dialectique et mathématique », qui serait « profonde [...] de nature ontologique » (p. 245). Je sais qu'il s'agit d'un débat complexe, et je ne dispose pas des connaissances et de la compétence pour m'y engager à fond et essayer de le trancher. Mais on ne peut en même temps utiliser ces instruments sans avoir, ne fut-ce qu'implicitement, une position sur leur statut. Celle de Jorland me semble ambiguë. D'une part, les mathématiques apparaissent comme inférieures à la dialectique, « aplatissant » pour ainsi dire la problématique dialectique de Marx. D'autre part, elles semblent émerger victorieuses de cette histoire, en apparaissant comme un puissant instrument permettant d'articuler, d'enchaîner, de comparer les théories, de résoudre les contradictions et même de faire disparaître

8. J'ai consacré toutefois une annexe de ma thèse à une présentation comparée de diverses solutions jusqu'à celle de Seton.

« l'arbitraire des subjectivités » (p. 466). Or, pas plus que la dialectique, les mathématiques ne se sont révélées suffisamment puissantes pour résoudre une fois pour toutes les multiples questions sur lesquelles s'affrontent les économistes : celle de la théorie de la valeur et de la transformation[9], évidemment, mais aussi celle qui oppose autrichiens et walrasiens sur la nature du marché, ou monétaristes et keynésiens sur la tendance à la stabilité et au plein emploi.

Il y aurait encore beaucoup d'autres questions à soulever, ce qui témoigne de la richesse de ce livre. Ainsi la question du rapport entre la mesure et la prédiction en économie est-elle de la plus grande importance. Mais il faut interrompre quelque part ce compte rendu, déjà trop long, et laisser au lecteur le soin de s'engager lui-même dans ce monde complexe et fascinant. Il ne le regrettera pas.

Gilles DOSTALER
Département de sciences économiques
Université du Québec à Montréal

BIBLIOGRAPHIE

DOSTALER, GILLES (1978), *Valeur et prix : histoire d'un débat*, Montréal, Presses de l'Université du Québec ; Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble ; Paris, François Maspero.

DOSTALER, GILLES éd., avec la collaboration de MAURICE LAGUEUX (1985), *Un échiquier centenaire : théorie de la valeur et formation des prix*, Paris, La Découverte ; Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec.

HARCOURT G. C. (1972), *Some Cambridge Controversies in the Theory of Capital*, Cambridge, Cambridge University Press.

HOWARD, MICHAEL C., et JOHN E. KING (1987), « Friedrich Engels and the Prize Essay Competition in the Marxian Theory of Value », *History of Political Economy*, vol. 19, 571-89.

HOWARD, MICHAEL C., et JOHN E. KING (1989,1992), *A History of Marxian Economics*, vol. 1, 1883-1929 ; vol. 2, 1929-1990, Londres, Macmillan ; Princeton, Princeton University Press.

9. Voir à ce sujet les textes que nous avons rassemblés dans Dostaler (1985).